Les présupposés métaphysiques de l'antipsychologisme chez Frege

Miser ONDZE YANDZA
et
Gildas DAKOYI TOLI
Université Marien Ngouabi (Congo)
ondzeyandza@yahoo.fr
gildasdakoyi@gmail.com

Résumé

La présente étude porte essentiellement sur le système logique de Frege. Elle vise à montrer comment l'exclusion de l'intuition psychologique prônée par le mathématicien, logicien et philosophe d'Iéna vient confirmer, à nouveaux frais, la subtilité du rapport qui s'établit entre la logique et la métaphysique, mais redouté à tort ou à raison par certains philosophes. Ce rapport étroit se clarifie davantage, à partir de la distinction philosophico-logique que Frege a pu établir entre la représentation et la pensée, d'une part, et entre les lois de la nature et les lois de la logique pure, d'autre part. Cette distinction qui tient lieu de rupture épistémologique, repose sur une considération classique de la vérité comme certitude, analytique et *a priori*. D'où une esquisse de réhabilitation du sujet épistémique paraît utile, afin de justifier l'interaction qui se construit subtilement entre le psychologique et l'antipsychologique dans la pensée du sujet. Dès lors, au lieu de demeurer dans un cadre logique clos pour penser la vérité, une passerelle vers une approche métalogique paraît nécessaire pour plus de flexibilité logique sur la vérité toujours en questionnement.

Mots-clés : antipsychologisme, métaphysique, nombre, pensée, psychologisme.

Abstract

La présente étude porte essentiellement sur le système logique de Frege. Elle vise à montrer comment l'exclusion de l'intuition psychologique prônée par le mathématicien, logicien et philosophe d'Iéna vient confirmer, à nouveaux frais, la subtilité du rapport qui s'établit entre la logique et la métaphysique, mais redouté à tort ou à raison par certains philosophes. Ce rapport étroit se clarifie davantage, à partir de la distinction philosophico-logique que Frege a pu établir entre la représentation et la pensée, d'une part, et entre les lois de la nature et les lois de la logique pure, d'autre part. Cette distinction qui tient lieu de rupture épistémologique, repose sur une considération classique de la vérité comme certitude, analytique et *a priori*. D'où une esquisse de réhabilitation du sujet épistémique paraît utile, afin de justifier l'interaction qui se construit subtilement entre le psychologique et l'antipsychologique dans la pensée du sujet. Dès lors, au lieu de demeurer dans un cadre logique clos pour penser la vérité, une passerelle vers une approche métalogique paraît nécessaire pour plus de flexibilité logique sur la vérité toujours en questionnement.

Keywords : antipsychologisme, métaphysique, nombre, pensée, psychologisme.

Introduction

Le métaphysicien aurait vite compris le logicien d'autant plus que là où la métaphysique est devenue logique, la logique est devenue métaphysique. Comment demeurer alors insensible à cette fusion sublime des savoirs ? Parler des présuppositions métaphysiques de l'antipsychologisme chez Frege, revient non seulement à mettre en avant le caractère logiciste de la pensée vraie, mais aussi, solliciter une voie de passage vers sa conception métalogique dans un contexte philosophique dominé pour l'éthique de la discussion rationnelle. A l'aube de sa pensée logico-philosophique, Frege (1999, p.5) écrit :

> Nous divisons toutes les vérités ayant besoin d'une justification en deux sortes selon la preuve, pour les unes, peut avancer par la logique pure ou, pour les autres, doit s'appuyer sur les faits d'expérience. (…) ce n'est pas le mode de formation psychologique, mais la méthode de démonstration la plus parfaite qui est au fondement de la distinction.

Le souci d'éliminer l'intuitif du processus cognitif se révèle comme le fil conducteur de la réalisation du projet logique de Frege. Tel est le sens même du caractère antipsychologique attribué à son entreprise logico-philosophique. De ce fait, la logique pure renvoie à l'ensemble des lois et pensées qui existent indépendamment du mental et du cadre spatio-temporel. La méthode de démonstration la plus parfaite est sans doute, celle qui fait abstraction des données de l'expérience sensible en privilégiant les lois et symboles logiques. Il s'agit de la méthode déductive qui consiste à partir du général au particulier dans le souci de préserver l'universalité de la vérité démontrée et son immuabilité.

Dès lors, l'antipsychologisme chez Frege ne saurait s'entendre comme une simple élimination du psychologique, mais aussi et surtout comme une ouverture de la logique à la métaphysique au moyen d'un symbolisme dépourvu de tout contenu empirique.

Cette dépsychologisation de la pensée prend réellement corps lorsque Frege se propose de redéfinir le concept de nombre en vue de solidifier l'édifice mathématique à partir d'une réduction justifiée de l'arithmétique à la logique. Cette réduction se justifie par le fait que ces deux domaines de la connaissance sont naturellement identiques, c'est-à-dire, abstraits et parfaits en vertu des lois éternelles et immuables qui sous-tendent leur fonctionnement. L'étroitesse de cette relation ne se rapporte donc pas au fait que la logique et les mathématiques sont comptées parmi les domaines constitutifs du processus gnoséologique, mais plutôt à la nature des lois qui régulent leur fonctionnement comme le précise Russell (1971, pp.8-9) :

> Si les mathématiques sont plus étroitement apparentées à la logique que les autres départements de l'activité humaine, c'est à leur nature qu'il faut l'attribuer. Elles sont, en effet, des sciences purement formelles comme la logique elle-même.

Comme la logique, les mathématiques en général et l'arithmétique en particulier fonctionnent sur la base des principes immuables et indémontrables à savoir : la non-contradiction, l'identité et le tiers exclu ayant tous la vocation commune de produire des vérités certaines et immuables. La méthode par laquelle, on accède à cette certitude est le calcul déductif. Dès lors, l'arithmétique en tant que science des nombres est étroitement liée à la logique qu'à la psychologie, science des représentations mentales et variables, issues de la réalité physique par le biais des organes de sens. Cette interaction s'explicite à partir de cette interrogation de Frege (1969, p.142): « *Ne faut-il pas de même que les lois des nombres aient un lien très intime avec celle de la pensée ?* »

La réponse s'avère sans doute affirmative. La pensée chez Frege est une entité du règne logique d'autant plus qu'elle existe indépendamment de la conscience et de la dynamique du temps et de l'espace. Dès lors, récusant la considération selon laquelle, le nombre est un extrait de la réalité physique, Frege pense qu'il est un concept qui appartient subtilement au règne des entités pures et immuables. D'où, il paraît tout à fait légitime de réduire l'arithmétique à la logique afin de débarrasser la pensée du nombre de tout ce qui relève du sensible. C'est de cette manière que le calcul arithmétique devient une déduction logiquement pure et immuable dans la mesure où elle échappera désormais à l'exigence de la variation des lois de la nature.

De ce fait, l'antipsychologisme ne renvoie pas seulement à l'élimination de l'intuition psychologique (logicisme au sens large), mais aussi à la logicisation des mathématiques (logicisme au sens étroit) dont la finalité ultime est de consolider les liens positifs entre la logique et la métaphysique qui constitueraient finalement un seul tout. Toutefois, la légitimité d'une telle réflexion gagnera en dignité épistémologique à la suite des réponses apportées aux interrogations suivantes : Quel est le statut épistémologique du psychologisme dans le penser frégéen ? A quoi se rattache l'antipsychologisme chez Frege ? Quelles en sont les présupposées métaphysiques ? A quoi ressemblera la pensée sans l'apport du sujet épistémique ? Une approche métalogique de la vérité est-elle possible ?

1. Psychologisme et antipsychologisme dans le penser frégéen

Vouloir traiter de la notion d'antipsychologisme chez Frege sans examiner au préalable ce qu'il entend par psychologisme serait une forme d'escamotage intellectuel sans succès. Car l'antipsychologisme s'aperçoit dès le départ comme un moment de mise en crise du psychologisme. Pour cela, il sera question dans cette partie, de dégager premièrement la portée épistémologique du psychologisme à la lumière de la conception frégéenne de la représentation puis montrer en second lieu le caractère antipsychologique de la conception frégéenne de la pensée vraie.

1.1- La conception frégéenne du psychologisme

Au-delà de toute équivocité sémantique, le psychologisme pris dans la perspective frégéenne renvoie à une attitude philosophique qui considère les données de la conscience issues de son contact médiat avec le monde extérieur comme la véritable source de la vérité. Cette médiation moins objective soit-elle est assurée par les organes de sens qui transmettent ces impressions sensibles à la conscience. En d'autres termes, pour le psychologiste, les images d'objets transmises à la conscience par les organes de sens sont considérées comme des vérités. Cela montre que la vérité psychologique se rattache nécessairement à la réalité physique. Dans l'élaboration de sa conception de la pensée vraie, Frege se propose de caractériser le psychologisme sous le vocable de la science des représentations lorsqu'il affirme : « *J'ai toujours attribué au terme représentation un sens psychologique, et distingué les représentations des concepts et des objets* » (Frege, 1969, p.122).

Le terme représentation renvoie aux images des objets du règne physique transmises à la conscience par le biais de la sensibilité, tandis que les représentations des concepts sont des réalités abstraites saisies immédiatement par la raison. De ce fait, le psychologisme apparaît comme une considération philosophique qui assigne aux images mentales le statut d'entités cognitives. Ainsi, animé par le souci de réhabiliter l'édifice mathématique qui avait perdu son privilège de science pure, productrice des vérités objectives et immuables, Frege pense que le psychologisme doit être relégué au second plan ou radicalement dissocié des mathématiques en général et de l'arithmétique en particulier. Car, pour lui, la représentation qui est

le mécanisme de fonctionnement du psychologisme admet un caractère subjectif qu'il explicite en ces termes :

> Un monde des impressions sensibles, des créations de son imagination, des sensations, des émotions des sentiments et des états d'âme, du monde des inclinations, des désirs (…) je réunirai tout ceci (…) sous le terme représentation (Frege, 1971, p.181).

Le psychologisme est de ce fait là, une marque de confiance ou d'adhésion non conditionnée à toutes les informations que la conscience acquiert au moyen de la sensibilité. Cependant, la dimension dramatique de ces informations, selon Frege, réside dans le fait qu'elles sont instables. Elles varient d'une conscience à une autre. Cette variabilité fragilise sans doute la scientificité des hypothèses élaborées par le sujet épistémique. Cela suppose que la psychologie entendue comme la science des représentations mentales est fondée sur des lois biodégradables élaborées par un sujet singulier et naturellement faillible. D'où cette similarité soulignée par Verley (2014, p.291): « *Le psychologisme se fonde sur une sorte de naturalisme qui réduit la pensée à un processus mental de représentation relevant des mêmes lois que les processus physiques* ».

Les lois du règne physique sont des lois qui régissent l'évolution des phénomènes de la nature et leur interaction. Elles sont d'autant plus évolutives que les phénomènes. Cette évolution est redevable à la dynamique spatio-temporelle et sacrifie alors la certitude vertueuse que Frege ne cesse de clamer. Eu égard à cette instabilité des lois qui sous-tendent son fonctionnement, la psychologie ne pourra pas servir de base solide aux mathématiques qui traversent une crise de fondement à l'époque où Frege construit son système logique.

Soucieux de remédier à cette crise de fondements des mathématiques, Frege estime qu'il faut tourner le dos à la psychologie surestimée par son contemporain Husserl au profit de la logique. Cette prise de position de Frege est issue de sa lecture critique de *La philosophie de l'arithmétique*, premier ouvrage de Husserl dans lequel, il défend la thèse psychologiste qui prône la réduction de l'arithmétique à la psychologie. C'est précisément dans les *Ecrits logiques et philosophiques* que Frege (1971, p.157) s'attaque au psychologisme husserlien en ces termes : « *A lire ce livre, j'ai pu mesurer combien le soleil de la vérité a de peine à percer les vapeurs que dégage le mélange de la psychologie à la logique* ».

Penser le rapprochement de la psychologie à la logique est une véritable gageure intellectuelle selon Frege. Car, la psychologie repose sur une base fragile qui sacrifie l'objectivité et la pureté de la pensée. En d'autres termes, la psychologie et la logique sont des domaines cognitifs naturellement différents et inconciliables. Les vérités psychologiques sont subjectives et muables, tandis que celles de la logiques sont objectives et immuables. La logique et l'arithmétique sont deux domaines cognitifs identiques dans le corpus frégéen. Cela suppose que la logique et l'arithmétique sont naturellement identiques. Autant la psychologie obscurcirait la logique, autant elle pervertirait l'arithmétique. L'arithmétique en tant que logique purifiée ne peut pas se rattacher à une science impure comme la psychologie telle que l'affirme Frege (1969, p.156) : « *Il serait étonnant que la plus exacte des sciences dû prendre appui sur la psychologie qui tâtonne encore dans l'incertitude* ».

La plus exacte des sciences dont parle Frege est sans doute l'arithmétique en tant que science des nombres. Son exactitude se justifie par le caractère simple et autonome des nombres cardinaux encore appelés entiers naturels qui constituent son appareillage conceptuel principal. Frege s'oppose à Husserl sur le fait que la psychologisation de l'arithmétique enfoncera cette dernière dans la dérive épistémologique qui fera d'elle une science de la nature au même rang que

la physique, la biologie, la géographie etc. Cette perversion matinale à laquelle s'expose Husserl est selon Desanti la conséquence d'une influence intellectuelle qu'il aurait subie de son maître. Ainsi, précise Desanti (1987, pp.67-68) : « *En ce temps-là pour Husserl, l'enseignement de Brentano livrait le terrain, le socle réflexif, (…) Il lui fallait déplacer l'arithmétique vers le domaine ouvert par Brentano* ».

Le domaine ouvert par Brentano est celui de la psychologie considérée comme une science descriptive qui doit reprendre la méthodologie expérimentale utilisée par les sciences de la nature. A y regarder de plus près, Frege récuse cette vision inaugurée par Brentano dans la mesure où sa méthodologie est traquée par une attitude subjective qui ferait de l'arithmétique une science biodégradable au même titre que toutes les autres sciences dites expérimentales et considérées comme des sciences imparfaites. Au prix de cette imperfection, Frege (1969, p.119) pense que

> …la psychologie ne s'imagine pas concourir en quoi que ce soit au fondement de l'arithmétique. Le mathématicien, en tant que tel, se désintéresse de ces images intérieures, de leur origine et de leurs changements.

Cette incapacité de la psychologie tient du fait qu'elle relègue la question de l'universel au second plan et surestime l'individualisme. Les représentations psychologiques sont admises comme vraies sans être validées par la communauté scientifique. Pour un même objet senti par plusieurs sujets épistémiques, on peut parvenir à des représentations variées et surtout contradictoires. En d'autres termes, chaque sujet épistémique promeut sa propre représentation qu'il est libre de considérer comme étant vraie. Ainsi, constate Frege (1971, p.182) :

En tout cas, il nous est impossible, à nous autres hommes, de comparer les représentations d'autrui à nos propres représentations. (…) Aucun autre n'a ma représentation, bien que plusieurs individus puissent voir la même chose.

La psychologisation de l'arithmétique devient de plus en plus impossible dans la mesure où les opérations arithmétiques sont des inférences logiques dont la conclusion découle nécessairement des prémisses ou hypothèses de départ. Et, le résultat de cet art combinatoire suscite l'adhésion de toute la communauté scientifique à l'issue d'une démonstration logique soutenue. Or, la sphère psychologique demeure hostile à cette exigence procédurale. Autrement dit, la faiblesse de la psychologie se justifie par le fait qu'elle n'offre pas les possibilités d'une discussion rationnelle et objective qui puisse nous conduire à des résultats universellement vrais. Elle est un domaine des vérités instantanées, singulières et faillibles. En raison de toutes ces faiblesses épistémologiques, la psychologie apparaît chez Frege comme une pathologie intellectuelle qu'il faut à tout prix s'en débarrasser si l'on veut accéder rigoureusement à la pensée pure et immuable. Telle est l'intelligence de cette affirmation de Pascal Engel (op. cit, p.212) :

> Le psychologisme, selon Frege, est un syndrome de plusieurs sortes de confusions symptomatiques dont les principales sont : la pensée et les représentations, de l'objectif et du subjectif, de la vérité avec la reconnaissance de la vérité.

Le psychologiste ne prend pas la précaution de nuancer ce qui relève de la sensibilité de ce qui est purement logique. C'est le cas de la pensée qui est du règne de l'abstrait, c'est-à-dire le rège logique, alors que la représentation est redevable au règne physique ou sensible.

De même, ce qui est objectif existe indépendamment du sujet épistémique et de la dynamique spatio-temporelle, tandis que le subjectif est inhérent à la conscience et au règne physique. La vérité est absolue et existe indépendamment de la conscience, contrairement à ce qui est reconnu comme étant vrai par certaines conscience et réfuté par d'autres. En d'autres termes, le psychologisme confond ce qui est parfait avec ce qui est imparfait, ce qui est logique avec ce qui ne l'est pas. De ce fait, la solution relative à la refondation des mathématiques est à chercher ailleurs, c'est-à-dire en dehors de la psychologie. Car pense Frege (1969, p.121): « *Plus les mathématiques doivent refuser les secours de la psychologie, moins elles peuvent nier leur rapport étroit à la logique* ».

Après avoir déconstruit la relation étroite qui existait entre les mathématiques et la psychologie, Frege construit une nouvelle alliance entre les mathématiques et la logique qui sont selon lui, les domaines les plus identiques. C'est cette nouvelle alliance qui sera qualifiée de logiciste par certains logiciens et mathématiciens ou d'antipsychologiste par d'autres.

1.2- L'antipsychologisme comme ouverture à la métaphysique

Il s'agit dans cette partie de montrer qu'en ruinant le psychologisme, Frege assigne à l'arithmétique une finalité métaphysique lorsqu'il se propose de la réduire à la logique, la science des lois de l'être vrai, celles qui existent indépendamment de la conscience et de la réalité physique. Ces lois sont insaisissables par la conscience et jouissent du privilège de l'immuabilité. D'entrée de jeu, cet antipsychologisme de Frege se justifie par le fait qu'il distingue la représentation subjective de la représentation objective et privilégie alors la seconde catégorie de représentation au détriment de la première. Ainsi, écrit-il :

> La représentation, au sens subjectif, c'est ce à quoi s'appliquent les lois psychologiques de l'association. Elle est de nature sensible, analogue à un tableau. La représentation, au sens objectif, appartient à la logique et elle est essentiellement non sensible (Frege, 1969, p.121).

Cette distinction qui est faite à la faveur de la représentation non sensible rend compte de la conception antipsychologiste de la vérité chez Frege dans la mesure où, le non sensible appartient au règne logique constitué des entités abstraites, autonomes et immuables telles que les nombres et les lois logiques. C'est en vertu de ces caractéristiques qui échappent au génie créateur humain que la représentation non sensible paraît comme une présupposition métaphysique de la pensée vraie chez Frege. Car, la représentation au sens objectif ne peut subir aucune modification relevant de la volonté humaine d'autant plus qu'elle est exempte de tout addenda spatio-temporel. Cette représentation de type logique, Frege l'appelle simplement par la pensée et estime qu'elle est non saturée, elle n'admet aucune caractéristique particulière. Ainsi précise-t-il : « La pensée échappe au sens, et tout ce qui est l'objet d'une perception sensible est à exclure du domaine de ce dont on peut examiner la vérité» (Frege, 1971, p.173).

Le domaine de la vérité chez Frege est sans doute, celui de la logique dans son interaction la plus étroite avec l'arithmétique définie comme l'étude des nombres. Dans ce contexte, la vérité ne peut être considérée comme ce que l'on élabore, mais plutôt comme ce que l'on découvre. Elle est établie de façon a priori, avant toute expérience humaine. De ce fait, la logique en tant que domaine par excellence de la conception frégéenne de la vérité ne peut être considérée comme l'étude de ce qui est tenu pour vrai, mais au contraire comme l'étude de ce qui est vrai. Autrement dit, l'existence de la pensée vraie précède celle des représentations sensibles qui sont tenues pour vraies. Cet antipsychologisme devient de plus en

plus pertinent lorsque Frege (1994, p.313) confirme que « *le nombre ne peut être ni senti ni mû, ni vu, ni touché* ».

Il faut distinguer la pensée du nombre qui est une entité abstraite avec le caractère ou l'écriture d'un nombre particulier tel que : 2, 3, 4, 5, 6 etc., qui varie d'un code linguistique à un autre et qui se révèle comme une représentation de la conscience. En d'autres termes, le nombre est abstrait et universel, tandis que le chiffre est la forme écrite d'un nombre particulier qui peut être senti et portée par une conscience. Cela suppose que le nombre est un concept dont l'extension renvoie aux nombres particuliers utilisés par un univers linguistique donné. C'est le concept de nombre qui échappe à la sensibilité humaine et devient ainsi, un élément du règne métaphysique qui ne peut être saisi que par la raison et sans aucune modification. On peut de ce fait là, parler d'un réalisme de type métaphysique fondé sur une conception logique du nombre. Car, insiste Frege (1969, p.174) : « *Le nombre n'est pas abstrait des choses comme le sont les couleurs (…). Le nombre n'est pas un être physique, mais il n'est pas non plus subjectif, il n'est pas une représentation* ».

Si tant est que la pensée du nombre ne résulte pas d'une agrégation d'objets sensibles, l'antipsychologisme renvoie alors au mépris du règne physique qui implique nécessairement une surestimation du règne métaphysique en tant qu'univers des choses qui existent indépendamment de la conscience humaine et de la dynamique spatio-temporelle. Dès lors, le résultat d'une démonstration fondé sur le calcul numérique ne porte aucune marque de la conscience et ne subit aucune altération subjective ou spatio-temporelle. Frege attache du prix à cette invariabilité du nombre et souligne que « *le nombre ne varie pas, il n'y a rien dont on puisse énoncer la variation* » (Frege, 1971, p.162).

Le nombre est une pensée simple, sans attribut. Eu égard à cette simplicité, le domaine des calculs logico-mathématiques ayant pour éléments de fonctionnement les nombres, exclut toute attitude contradictoire car, le résultat d'une démonstration logico-mathématique est la conséquence nécessaire de ses données qui sont vraies dès le départ. Dira-t-on que les vérités logico-mathématiques sont prédéterminées d'autant plus qu'elles ne dépendent ni de la conscience ni de l'espace, ni du temps. Cette conception antipsychologiste du nombre s'ouvre subtilement à la métaphysique en tournant radicalement le dos à la physique en tant que lieu par excellence des vérités contradictoires et variables. Grand admirateur de la conception logico-mathématique du nombre développée par Frege, Verley (2004, p.62) ne s'interdit pas le droit d'écrire :

> Le caractère métaphysique du nombre signifie qu'il dépasse l'opposition matériel-immatériel (…) Les nombres révèlent qu'on peut penser vrai sans qu'on ait besoin de supposer une subjectivité ou une position dans l'espace-temps.

L'opposition matériel-immatériel renvoie à la contradiction en tant que principe régulateur des rapports qui s'établissent entre les objets du règne physique. Or, à y regarder de près, le nombre est un constituant du règne logique qui existe indépendamment du physique et fonctionnant alors à partir du principe de non-contradiction qui privilégie le vrai au détriment du faux. Pareille conception de la vérité n'exige pas une vérification empirique. Il s'agit simplement d'une démonstration intrasystématique fondée essentiellement sur l'application des lois et règles d'opération. L'intelligence de cette conception se clarifie à partir de ce propos de Frege (1971, p.173): « *La vérité n'est pas une propriété qui corresponde à un genre particulier d'impressions sensibles* ».

On assiste à une dépsychologisation de la vérité qui oriente la logique dans une nouvelle perspective fondée sur l'exigence de la cohérence interne de la pensée avec elle-même. Car, les lois qui gouvernent le fonctionnement de ce paradigme sont exclusivement indépendantes de la réalité empirique. Cette autonomie des lois paraît comme le point d'ancrage de la culture de la certitude que Frege ne cesse de clamer depuis la genèse de sa pensée logique. La conception psycho-logique de la vérité cède alors la place à une conception antipsycho-logique de la vérité. Cette nouvelle conception de la vérité dépsychologisée annonce une nouvelle ère dans l'histoire de la logique dont l'intelligence d'ensemble est exprimée par R. Diagne (2001, p.5) en ces termes : « *Désormais la conception d'une vérité-correspondance cède la place à une définition de la vérité comme cohérence interne, c'est-à-dire validité* ».

La vérité-correspondance renvoie à la conception logico-philosophique inaugurée par Aristote. Ayant pour principe fondamental la non-contradiction, cette conception aristotélicienne de la vérité se soucie de l'exigence de la correspondance nécessaire de la pensée de l'objet avec cet objet pensé et sous la prééminence de l'objet. D'où la caractéristique onto-logique assignée à ce type de vérité. En revanche, traqué par le souci de la refondation de l'édifice arithmétique sur une nouvelle base plus rigoureuse, Frege parvient à cette nouvelle conception de la vérité fondée sur un appareillage exclusivement logico-mathématique, c'est-à-dire abstrait. Dans ce contexte, la vérité de dépend plus d'un référé extra-systématique, mais plutôt intrasystématique. Tel est le sens de l'expression cohérence interne ou validité utilisée supra.

Cependant, ce changement de contexte ne peut être perçu comme une démarcation radicale, mais plutôt comme un élargissement conservateur dans la mesure où l'aristotélisme paraît persistant chez Frege, surtout sur le plan méthodo-logique. Car, à la lumière de la syllogistique aristotélicienne, la conception frégéenne de l'inférence logique fonctionne essentiellement à l'aide de la méthode déductive considérée comme la méthode la plus efficace pour dérouler une démonstration scientifique rigoureuse et parfaite. La spécificité de la déduction réside dans le fait qu'elle établit une relation de conséquence nécessaire entre les prémisses et la conclusion dans le domaine de la syllogistique ou encore, entre l'axiome et le théorème dans le contexte logico-mathématique. Dans le corpus aristotélicien, la méthode déductive s'explicite davantage à partir de la définition du syllogisme comme « *un discours dans lequel certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en résulte nécessairement par le seul fait de ces données* » (Aristote, 2001, I, 1, 24b).

Par cette définition du syllogisme comme étant une opération de l'esprit à partir de laquelle une conclusion est la conséquence exclusive de ses prémisses, on peut considérer Aristote comme l'un des initiateurs de la conception classique de la vérité. Car, la conclusion apparaît comme le point d'achèvement du raisonnement dans la mesure où elle ne se construit que dans les strictes limites de ses prémisses et elle paraît évidente et absolue. C'est donc une vérité démontrée à partir des prémisses considérées comme vraies au départ. De ce fait, la déduction apparaît comme la méthode de production et reproduction des certitudes. Frege conserve cette approche classique tout au long de l'évolution de son œuvre et pense que

> …la déduction a, en arithmétique, un cours remarquablement uniforme, et repose presque toujours sur ce principe que les mêmes transformations opérées sur les mêmes nombres donnent les mêmes résultats (Frege, 1971, p.68).

Ainsi se construit étroitement le rapport d'identité technique entre la logique et l'arithmétique de telle sorte que l'arithmétique peut être considérée comme une mathématique logicisée. Telle est d'ailleurs le souci majeur du projet de la

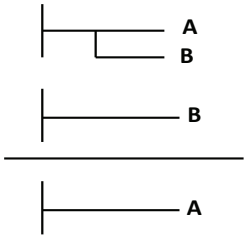
refondation des mathématiques chez Frege. Il s'agit pour ce dernier, de réduire l'arithmétique à la logique afin qu'elle soit à l'abri de toute perversion d'essence psychologique. Dès lors, la déduction prônée par Frege devient une méthode rigoureuse à partir de laquelle, on peut démontrer la véracité d'une opération sans se référer à certains paramètres extra-systématiques. Cette démonstration, aussi abstraite soit-elle, donne lieu à une conception de la vérité infaillible excluant ainsi, toute attitude contradictoire comme l'affirme Lakatos (1984, pp.183-184) : « *Le style déductiviste cache la lutte, dissimule l'aventure (…) le résultat final est exalté, élevé à une infaillibilité sacrée* ».

Le style déductiviste renvoie à la considération de la déduction comme la méthode la plus rigoureuse et la plus parfaite qui permet au scientifique de parvenir à la vérité éternelle et immuable. Ce style est au fondement de la démonstration logico-mathématique prônée par les tenants du paradigme de la logique classique tels qu'Aristote, Leibniz, Boole, Frege etc. Ceux-ci considèrent la démonstration déductive comme la chaîne d'inférence la plus parfaite qui échappe à l'exigence de la variabilité physique. En d'autres termes, il s'agit d'un niveau de formalisation de plus en plus abstraite et objective qui s'ouvre sublimement à la métaphysique. Ainsi, pense Knecht (1981, p.134) :

> Le raisonnement est ramené, de par sa nature même, à un formalisme, autrement dit à un ensemble d'opérations portant sur des signes (…) Ce caractère formaliste de l'activité de l'esprit trouve son explication et sa justification sur le plan métaphysique.

Le raisonnement formaliste est fondé essentiellement sur l'application des lois et règles d'opérations qui favorisent une combinaison rigoureuse et parfaite des symboles et conduit ainsi, à des résultats logiquement parfaits et éternels sans recourir à la réalité physique. Dans l'histoire de la logique classique, ce type de raisonnement fut initié par Aristote au moyen du raisonnement syllogistique, enrichi par Leibniz avec son projet de *lingua characteristica universalis* et rendu plus célèbre par Frege avec l'élaboration de son idéographie : un langage formulaire de la pensée pure construit d'après celui de l'arithmétique, en passant par l'algèbre de la logique de Boole.

Eu égard à cette persistance de la méthode déductive dans tous ces systèmes logiques que l'on peut considérer comme des moments d'enrichissement conservateur de l'œuvre monumentale d'Aristote, il paraît légitime d'affirmer que la logique est porteuse des germes métaphysiques dès sa genèse. Dès lors, cette similarité méthodologique qui se construit entre la conception aristotélicienne de la déduction et celle d'obédience frégéenne nous permet de déceler techniquement un aristotélisme persistant chez Frege. Car, ce dernier construit un schéma d'inférence logico-mathématique qui reprend implicitement la forme générale du syllogisme scientifique élaboré par Aristote. Telle est l'intelligence du graphique suivant (Frege G., op. cit., p.21) :



Ce graphique peut être traduit de la manière suivante : Si B → A est vrai et B est vrai ; alors A est vrai. La valeur de vérité de la conclusion est la conséquence nécessaire de ses deux prémisses. Ce type d'inférence paraît entièrement redevable à la structure du raisonnement syllogistique d'Aristote. C'est donc en vertu de la prédilection accordée à la forme du raisonnement sans se soucier du contenu empirique des propositions que la conception frégéenne de la vérité admet un caractère antipsychologique. En d'autres termes, le symbolisme logique de Frege se révèle comme une ruine du psychologisme. Telle est l'intelligence de ce propos : « *En résumé, il appartient donc au logicien de mener un combat constant contre le psychologique* » (Frege, 1994, p.15).

Le psychologique apparaît comme un moment de gestion impure de la pensée. Il empêche au logicien d'accéder à la pensée dans toute sa pureté et son universalité. Car, ce qui est psychologique est lié aux sens et à leur variabilité subjective. Or, la logique recherche la pureté objective et universelle de la pensée. Cette approche trouve son compte dans ce propos de Nsonsissa (2014, p.80) : « *Le souci majeur qui anime Frege est de penser scientifiquement les lois de la pensée en fonction de la logique débarrassée de tout psychologisme* ».

Débarrasser la pensée de tout psychologisme renvoie à un isolément de celle-ci de toute attitude subjective et empirique. Cela suppose que la pensée existe indépendamment de la conscience et de l'état empirique des choses. De ce fait, la logique qui apparaît comme le foyer procédural de cette opération peut être considérée comme une propédeutique à la métaphysique, mieux encore, la métaphysique dans sa forme calculatoire permettant ainsi, de saisir la vérité dans sa forme la plus achevée. A ce sujet, Nsonsissa (2014, p.78) précise : « *Le rejet frégéen du psychologisme trouve un sens en raison de l'éternité de la vérité qu'il revendique* ».

Cela suppose que la vérité chez Frege doit être appréhendée dans une perspective essentiellement antipsychologique afin de la rendre de plus en plus objective et absolue. Dira-t-on mieux que Frege développe une conception classique de la vérité fondée sur une attitude antipsychologiste qui semble occulter le progrès de la réflexion humaine dans la mesure où, la logique devient un foyer de reproductions des vérités éternelles. Pareille attitude permet de déceler deux sources ancestrales de la pensée logico-philosophique de Frege.

La première source s'inscrit dans une perspective théorique redevable à la théorie des Idées développée par Platon. Car, celles-ci, c'est-à-dire les Idées sont des entités abstraites et immuables qui existent au-delà du monde sensible. Elles ne peuvent être saisies que par l'âme débarrassée de toute impureté du corps. Et, à y regarder de plus près, la pensée chez Frege remplit les mêmes conditions inscrites dans le domaine de la logique. En d'autres termes, il y a un platonisme persistant dans la conception antipsychologique de la vérité développée par Frege. On peut s'accorder avec Nsonsissa (2014, p.17) pour affirmer que théoriquement :

> La pensée, qui est considérée comme un univers à part entière et comme recherche logique, se caractérise donc par le fait qu'elle se situe en dehors du temps. C'est à juste titre que l'on dit de Frege qu'il est plus platonicien qu'aristotélicien.

Le platonisme de Frege est rendue manifeste par le fait qu'il pense que la pensée en tant qu'objet de la science pure n'est pas une production, moins encore, une possession de la conscience humaine entièrement tributaire des influences spatio-temporelles. La pensée chez Frege est a temporelle et échappe à la volonté faillible de l'homme. La persistance du platonisme chez Frege se justifie davantage, lorsque, Platon (1986, 526a-526b), bien avant Frege, considère déjà les nombres comme des entités qui ne peuvent être saisies que par la pensée et, l'arithmétique

entendue comme la science des nombres, paraît vraiment indispensable, puisqu'elle oblige l'âme à se servir de la pure intelligence pour atteindre la vérité en soi. La vérité en soi dont parle Platon est reprise par Frege soit par la *pensée* soit par la *pensée pure* qu'il distingue des pensées ou représentations psychologiques.

La pensée existe indépendamment de la conscience, échappe au principe de l'évolution de la nature et ne peut être saisie que par la raison d'autant plus qu'elle est éternelle et immuable. Tandis que, les pensées sont des entités psychologiques qui varient d'une conscience à une autre et ne peuvent pas garantir la scientificité d'une démonstration. La conception platonicienne de l'arithmétique et des nombres paraît alors comme un chaînant privilégié, un passage obligé pour quiconque veut comprendre dans sa profondeur le caractère antipsychologique de la pensée philosophico-mathématique de Frege qui s'ouvre subtilement à la métaphysique. Eu égard à ce platonisme persistant, on peut parler d'un réalisme de type métaphysique au cœur du symbolisme logique de Frege, surtout lorsqu'il considère le nombre, non pas comme une réalité physique, mais plutôt comme un concept dont l'extension donne lieu aux nombres particuliers tels que : 1 ; 2 ; 3 ; 4 ; 6 ; 8 ; 9, etc.

La seconde source doctrinale de Frege se révèle technique ou logico-mathématique. Elle est sans doute, aristotélicienne dans la mesure où l'appareillage technique exploité par Frege pour rendre compte de la dimension objective de la vérité n'est qu'une forme modernisée ou un élargissement conservateur de la conception de la vérité chez Aristote exprimée au travers de son arsenal syllogistique. Cet aristotélisme persistant nous l'avons indiqué plus haut se justifie par la surestimation de la non contradiction au détriment de la contradiction, la prédilection de la déduction en défaveur de l'induction et la prééminence de l'Universel objectif contre la singularité subjective et surtout variable. Car, la science selon Aristote ne vise que l'Universel en tant que ce qui est toujours et partout, puis le nécessaire, ce qui s'impose à l'homme comme étant vrai. L'intelligence de cette conception est incarnée par la théorie aristotélicienne de la démonstration scientifique exprimée techniquement par le raisonnement syllogistique. Tout cela est implicitement ou explicitement repris par Frege lorsqu'il se propose de refonder l'arithmétique sur une nouvelle base purement logique en prenant le soin d'éliminer tout ce qui relève du psychologique du champ de la science. D'où l'appellation « antipsychologisme » attribuée à la conception frégéenne de la vérité.

On peut donc à juste titre, dire que l'antipsychologisme chez Frege se rattache à deux foyers cognitifs étroitement liés : le foyer philosophique ayant pour ancêtre Platon et le foyer logique dont le père est sans doute Aristote. Toutefois, ces deux foyers peuvent être ramenés à un seul foyer que l'on peut sublimement appeler « métaphysique », le plus haut degré de la connaissance qui se veut naturellement objective, universelle et immuable. Peut-on alors dire de Frege qu'il est théoriquement platonicien et techniquement aristotélicien et la fusion de tout cela fait de lui un métaphysicien au sens classique. Cependant, cet antipsychologisme de Frege s'expose à certaines faiblesses qui ne manquent pas de susciter une analyse critique de notre part.

2. A l'interface du psychologique et du logique

Si le psychologique se rattache à la conscience et l'antipsychologique à la logique en tant que lieu par excellence des vérités rationnelles et immuables selon Frege, il y a lieu de soupçonner un trou inintelligibilité entre ces deux univers cognitifs. Dès lors, cette partie, loin d'être perçue comme un moment de mise en crise de l'antipsychologisme frégéen, peut être considérée comme une esquisse de réhabilitation du sujet épistémique que Frege a semblé reléguer au second

plan. Autrement dit, Frege a manqué de préciser la place du sujet épistémique qui apparaît à la fois comme psycho-logiciseur (celui qui rend psychologique) et antipsycho-logiciseur (celui qui rend non psychologique). Une telle approche vise à rendre de plus en plus flexible la nature de la vérité à la lumière du symbolisme logique de Frege.

2.1- Pour une réhabilitation du sujet épistémique

La présente réflexion se propose de réhabiliter le sujet épistémique en le situant à l'interface du psychologique et de l'antipsychologique de telle sorte que la métaphysique qui est inhérente au symbolisme logique de Frege ne s'identifie pas à l'ancienne métaphysique considérée par Wittgenstein comme un lieu de construction des propositions sans contenu informatif. Cette critique wittgensteinienne de la métaphysique traditionnelle est exprimée en ces termes : « *La plupart des propositions et de questions qui ont été écrites touchant les matières philosophiques ne sont pas fausses mais son dépourvues de sens* » (Wittgenstein, 1993, §4.003).

Les propositions des matières philosophiques sont celles qui portent sur des entités métaphysiques ayant la capacité d'exister indépendamment de l'homme et en dehors du temps et de l'espace et elles sont vraies de manière a priori. Tel est le cas de la proposition : «*L'Être est, qu'il n'est pas possible qu'il ne soit* ». Cette proposition de Parménide qui est au fondement de toute la tradition métaphysique n'apporte aucune information qui peut nous édifier sur le contenu sémantique du concept Être. Pareille conception ne suscite aucun apport du sujet épistémique pour comprendre ce que l'on entend par l'Être. C'est une affirmation qui n'apporte aucune information logiquement justifiable à partir d'une discussion rationnelle.

A y regarder de plus près, la pensée logico-mathématique de Frege se heurte à de telles difficultés dans la mesure où, il semble ne pas accorder une place importe au sujet épistémique lorsqu'il s'agit de rendre compte du contenu informatif du concept de nombre. Cela est décelable à partir de cette affirmation : « *Le nombre se présente comme un objet reconnaissable, même s'il n'a aucune réalité physique ou spatiale, ni telle que l'imagination puisse s'en faire une image* » (Frege, 1969, p.226).

Tout porte à croire que le nombre est porteur d'un contenu informatif bien avant que le sujet épistémique puisse en faire usage. Une telle considération paraît scientifiquement injustifiable, car, il est jusque-là admis que l'homme demeure la seule créature qui est capables de se donner un sens et d'en donner aux autres entités matérielles et immatérielles. On a certainement convenu avec Frege que le nombre est une réalité logique ou métaphysique, mais une restriction s'impose lorsqu'il s'agit d'attribuer et d'examiner son contenu informatif. Cela suppose que Frege a logicisé la pensée du nombre en sacrifiant l'apport incontestable du logiciseur qu'est le sujet épistémique. Dès lors, la question du contenu de pensée de la pensée du nombre chez Frege s'expose à une aporie qui trouvera certainement son compte dans le domaine du mystique.

Cette mise en crise du rôle du sujet épistémique se clarifie davantage lorsque Frege pense que la pensée est vraie en soi. Ce n'est pas par le biais de la reconnaissance du sujet épistémique qu'elle peut être considérée comme étant vraie. Ainsi, écrit-il : « *La saisie d'une pensée n'est pas non plus une création du penseur, elle ne fonde pas l'ordre des parties. La pensée était déjà vraie, avant même d'être saisie* » (Frege, 1971, p.205).

Une des difficultés d'une telle conception renvoie au fait que Frege ne définit pas clairement la méthode par laquelle, le saisisseur de la pensée parvient à sa saisie. Cela semble nous installer dans une sorte d'absurdité logique, contrairement

à Platon qui avait pensé que, c'est au moyen de la contemplation que l'âme parvient à la saisie des Idées éternelles et immuables. De même, s'il est admis que la véracité de la pensée est antérieure à sa saisie par le penseur, cela suppose que le sujet épistémique est un simple exploiteur de la pensée sans y apporter aucune connotation nouvelle. De ce fait, du point de vue logico-mathématique, le faux apparaît comme une valeur de vérité aléatoire ou quasiment inexistante. Sinon, la fausseté d'une démonstration est essentiellement subjective, tandis que sa véracité est naturellement objective dans la mesure où elle ne dépend pas du sujet épistémique. Du coup, le système logique de Frege paraît comme un système fondé sur l'exigence de la bivalence (le Vrai et le Faux), mais sous la prééminence du Vrai. Le Faux est une valeur secondaire et subjective, elle n'est jamais recherchée, elle est l'expression d'une faiblesse psychologique. Cette prééminence du Vrai comme moment d'affaiblissement de l'apport du sujet épistémique dans le penser frégéen trouve son compte dans ce bilan dressé par Frege (1969, p.228): « *Tout ce qui précède a eu pour résultat de rendre hautement vraisemblable la nature analytique et a priori des vérités arithmétiques* ».

La nature analytique renvoie au fait que les vérités arithmétique sont éternelles et immuables. Elles sont conçues indépendamment du sujet épistémique et ne subissent aucune variation. Elles sont a priori dans la mesure où elles sont conçues avant toute expérience sensible. Si tel est le cas, la conception frégéenne des vérités arithmétiques s'expose à une difficulté technique lorsqu'il s'agit de démontrer la validité d'un théorème. Car, dans sa théorie du langage scientifique, Frege pense que c'est au moyen d'un langage constitué essentiellement des signes écrits qu'une démonstration scientifique peut se réaliser de la manière la plus rigoureuse et la plus objective. Ce caractère analytique que Frege assigne à la vérité logico-mathématique s'inscrit aux antipodes de la conception kantienne qui considère la mathématique comme un domaine constitué des connaissances synthétiques a priori. A ce sujet Kant (2001, p.47) écrit :

> La mathématique pure n'est possible comme connaissance synthétique a priori que parce qu'elle s'attache aux objets des sens dont l'intuition empirique se fonde sur une intuition pure (de l'espace et du temps) et d'ailleurs a priori.

Il ressort de ce propos que Kant considère la connaissance mathématique comme ce qui est conçu indépendamment de l'expérience sensible. Cependant, il assigne à celle-ci une dimension synthétique a priori réalisable au moyen de la raison sans l'apport de l'intuition sensible. En d'autres termes, les entités mathématiques sont selon Kant, des inventions de l'entendement humain sans aucun rapport avec le monde sensible. D'où leur caractère synthétique a priori. De ce fait, on peut parler d'une attitude transcendantale de la connaissance mathématique chez Kant. Mais ce transcendantalisme kantien se distingue graduellement à celui de Frege qui considère les entités mathématiques et plus particulièrement le nombre comme une vérité analytique a priori d'autant plus que son existence et sa valeur logique existent indépendamment des règnes physique et psychologique. On peut dès lors, se permettre de se poser la question suivante : comment un sujet épistémique peut-il décoder les symboles utilisés par un autre sujet s'il ne porte pas l'image de ceux-ci bien avant ?

La réponse serait sans doute doublée de sens. Car, la reconnaissance et le déchiffrement des symboles écrits impliquent nécessairement l'apport de quelques organes de sens. Et, cette implication des organes de sens justifie l'inhérence du psychologique dans ce que Frege considère comme des vérités analytiques et a priori. Autrement dit, c'est à la faveur de certains organes de sens que l'on accède

au contenu informatif de la pensée codifiée. C'est le cas des symbolisations suivantes : 2 + 3 = 5 ; 7- 3 = 4. Pour parvenir au contenu informatif de ces démonstrations logico-mathématiques, nous devons préalablement nous servir de certains organes de sens pour comprendre qu'il s'agit des symboles numériques exprimant des vérités logico-mathématiques. Cela suppose que l'accès au contenu informatif exprimé au moyen des signes écrits passe nécessairement par les organes de sens tels que l'œil, l'oreille etc. Ce recours indispensable au psychologique est implicitement énoncé par Frege (1971, p.67) lorsqu'il pense qu' « *une écriture qui veut exploiter tous les avantages propres aux signes visibles doit être entièrement différente de tous les langages parlés* ».

La vue en tant qu'élément psychologique paraît incontournable dans le processus de communication des pensées logico-mathématiques exprimées au moyen des signes écrits. De ce fait, le caractère antipsychologique de la vérité prônée par Frege ne peut pas être considéré comme un moment de rupture radicale entre le sensible et le logique, mais plutôt comme un effort circonstanciel que le sujet épistémique est tenu de fournir lorsqu'il s'agit de rendre rigoureusement compte de l'objectivité scientifique d'une démonstration. Le psychologique n'est plus à reléguer au second plan comme l'estimait Frege. Il faut plutôt le considérer comme un maillon indispensable au processus de saisie des vérités logico-mathématiques. Le psychologique est donc inhérent au logique ou au métaphysique et le sujet épistémique est le foyer incontournable de cette sublime interaction. C'est en situant le sujet épistémique au carrefour du psychologique et du logique que l'activité cognitive gagne en dignité épistémologique et en objectivité scientifique. La dissociation de ces deux domaines conduit inévitablement à la stérilisation de la pensée. Cette réhabilitation du sujet épistémique dans le processus de la saisie des vérités logico-mathématiques par le biais du langage trouve son compte dans ce propos de Recanati (2008, p.10) qui stipule :

> Il y a beaucoup de points communs entre le langage et la pensée, de sorte qu'un certain nombre de résultats obtenus dans l'étude du langage peuvent être exploités dans une perspective non plus linguistique mais psychologique. L'idée que la pensée ressemble beaucoup à un langage constitue elle-même un thème central en philosophie de l'esprit.

Ce propos montre que le langage et la pensée sont indissociables. Le langage est l'instrument rationnel dont se sert le sujet épistémique pour saisir et attribuer un contenu informatif à la pensée. C'est par le langage que la pensée vient à l'existence. Il n'y a pas de pensée sans habillage linguistique. Et, l'habilleur de celle-ci est sans doute le sujet épistémique, une entité doublée de sens : à la fois subjective et objective ou encore, psychologique et logique. Cela suppose que, quel que soit son degré de formalisation, un système symbolico-logique est toujours porteur d'une dimension psychologique favorisant ainsi, la solidification de ce système. C'est dans ce sens que Kapumba Akenda (2004, p.15) écrit :

> L'approche systématique appliquée à la théorie du symbole nous permet de nous rendre compte de la structure, à la fois symbolique et psychologique de l'esprit et de concevoir cet esprit à la fois comme un idéal spirituel et comme une réalité empirique.

Ce propos a le mérite de reconnaître la bidimensionnalité du sujet épistémique comme étant un organisateur inaliénable du processus cognitif, constitué à la fois d'une capacité psychologique et d'une capacité symbolique ou logique qui se conjuguent mutuellement dans son esprit. C'est au prix de cette complémentarité que le sujet épistémique parvient à jouer efficacement son rôle d'organisateur et légitimateur des vérités scientifiques. Cette réhabilitation du sujet épistémique,

loin de réduire la logique à un lieu d'élaboration des vérités subjectives et faillibles, recherche les conditions de possibilité d'une conception de la vérité dans un symbolisme de plus en plus flexible, susceptible de promouvoir l'éthique de la discussion rationnelle.

2.2- Vers une approche métalogique de la vérité

Cette approche ne vise, non pas un passage radical du paradigme classique de la vérité au paradigme non classique qui considère la vérité comme un moment d'incertitude absolue. Mais il est plutôt question de rechercher le juste milieu de ces deux paradigmes afin que le progrès de la connaissance scientifique trouve un fondement logique consistant dont la discussion rationnelle est la méthode la plus subtile. En d'autres termes, il s'agit de refixer les conditions de vérité d'une pensée à la lumière de la conception frégéenne de la pensée vraie. Cette ré-fixation consiste à aller au-delà de cette affirmation de Frege selon laquelle : « *Les pensées, si elles sont vraies, le sont non seulement indépendamment du fait que nous les reconnaissons comme vraies mais encore indépendamment de notre activité de penser elle-même* » (Frege, 1994, p.157).

Une restriction épistémo-logique s'impose à cette affirmation de Frege à cause du fait que, ce dernier réduit l'existence autonome de la pensée à sa valeur de vérité logique et à une seule qu'est le vrai. A y regarder de plus près, entre le fait pour une pensée d'exister indépendamment de notre univers mental et surtout du cadre spatio-temporel et le fait qu'elle soit vraie, il existe une différence de degré qui nous fait passer d'un langage objet à un métalangage. Et, cette opération épistémo-logique n'est réalisée que par le sujet épistémique. Or, la conception frégéenne de la pensée vraie semble nous installer dans un terrain énigmatique qui consiste à montrer que la pensée est porteuse d'une valeur de vérité logique bien avant qu'elle soit appréciée par le sujet épistémique.

Cela suppose que la pensée est linguistiquement habillée par un habilleur autre que le sujet épistémique. Cette considération montre que le Faux n'est pas une valeur de vérité logique de la pensée, la vérité et le vrai se ramènent à une seule et même chose. Dès lors, la discussion rationnelle n'est plus possible, la découverte paraît suspendue lorsqu'on parvient à découvrir la pensée dite pure. L'invention scientifique n'est pas permise. La logique mathématique devient un véritable vase clos, un lieu de stagnation de l'intelligence humaine. Car, tout porte à croire qu'un système symbolique fondé sous le modèle mathématique permet de tout démontrer, et ce qui est indémontrable dans ce système est à exclure nécessairement du champ cognitif.

Cependant, il sied de souligner que le système logique de Frege s'inscrit dans le contexte de la logique moderne bivalente, mais cette bivalence semble privilégier une valeur de vérité (le vrai) en défaveur de l'autre (le faux). Du coup, le sujet épistémique qui est naturellement doté d'une attitude dialogique, gage du progrès de toute connaissance, paraît inopérant dans un tel système.

C'est ainsi qu'il est opportun de négocier une passerelle vers une conception métalogique de la vérité qui consiste à situer le sujet épistémique au carrefour de ce qui est vrai et ce que l'on reconnaît comme étant vrai. De ce fait, la véracité de la pensée devient une affaire à examiner dans un cadre plus riche d'une communauté scientifique régie par la prédilection de l'éthique de la discussion rationnelle. C'est au prix de ce dépassement que l'univers arithmétique considéré par Frege comme étant constitué essentiellement des nombres cardinaux pourra être enrichi par d'autres ensembles numériques plus consistants. De là, la rationalité logico-mathématique cesse d'être considérée comme un moment de

rupture radicale entre ce qui est analytique a priori et ce qui relève de la capacité psychologique sous la prééminence de l'analytique a priori, mais plutôt comme un moment d'interaction rationnelle entre ces deux paradigmes sous le contrôle critique du sujet épistémique. Pareille vision s'explicite davantage chez Granger (1998, p.78) lorsqu'il pense que : « *La rationalité est obtenue en s'élevant à un niveau qui domine celui des objets primitifs, en thématise les formes opératoires, et constitue à partir d'elles de nouveaux objets, dans un nouvel espace* ».

L'incidence métathéorique de se propos est de montrer qu'aucun système symbolique n'est parfait et éternel. Quelle que soit la subtilité de ses mécanismes de fonctionnement un système symbolique connaîtra toujours des obstacles épistémologiques qui seront surmontés par un autre système plus riche. Et, l'acteur principal de cet exercice est sans doute le sujet épistémique. En d'autres termes, Granger montre que la rationalité scientifique ne se réduit pas au fait de considérer le rationnel comme le seul organe régulateur du processus cognitif, mais plutôt comme un moment d'interaction enrichissante entre le rationnel et l'irrationnel considéré à la fois comme obstacle, comme recours et comme renoncement. De ces trois types d'irrationnel, c'est le premier, c'est-à-dire, l'irrationnel comme obstacle qui paraît essentiel pour cette approche métalogique de la vérité dans la mesure où, Granger montre qu'il permet que le sujet connaissant ne se complaît jamais dans le constat d'échec ; il est toujours dans une quête permanente de la vérité. Ainsi, précise-t-il : « *La rencontre de l'irrationnel n'est jamais en ce cas que le point de départ d'une reconquête de la rationalité* » (Granger, 1998, p.12).

Il s'agit de montrer que les difficultés et confusions que l'on rencontre au cours d'une démonstration logico-mathématique ne sont pas des fautes graves à exclure du champ de la connaissance, mais elles sont plutôt des moments intégrateurs du processus de la connaissance permettant ainsi, au sujet épistémique d'aller au-delà de ce qui est déjà connu pour déceler ce qui est encore inexploré. De ce fait, l'approche métalogique de la vérité consiste donc à dépasser le cadre simplificationiste de Frege pour considérer la vérité non pas comme une entité pure en raison de son isolément, mais plutôt comme un corps complexe, à la fois rationnel et irrationnel dont le sujet épistémique est tenu de purifier perpétuellement. Au lieu de parler d'une élimination de l'intuitif dans la démonstration logico-mathématique, il sera désormais question d'une purification de l'intuitif à partir d'une interaction dialogique entre le physique et le métaphysique sous le contrôle objectif du sujet épistémique.

Conclusion

L'analyse du statut épistémologique de l'antipsychologisme chez Frege a permis de comprendre que celui-ci, loin d'être considéré comme une simple attitude intellectuelle, il peut être érigé en paradigme épistémo-logique dont le souci majeur est de renforcer la dimension classique de la logique mathématique considérée comme le lieu de production et de reproduction des certitudes ou vérités éternelles et immuables. Cette consistance paradigmatique se justifie de bon aloi, par le sort désagréable que Frege réserve aux représentations psychologiques qu'il considère comme des pensées subjectives, variables d'une conscience à une autre et ne pourront en aucun cas, faire l'objet d'une démonstration objectivement scientifique car, elles appartiennent aux règnes mental et physique caractérisés par l'incertitude liée à la mobilité des lois de la nature.

Passionné par le projet de la refondation des fondements mathématiques afin d'offrir à la science un système symbolique rigoureux et parfait, Frege opte pour la dépsychologisation de la pensée en la considérant comme un objet du

rège logique. Celle-ci existe indépendamment des règnes mental et physique. C'est au prix cette autonomie qu'elle gagne en objectivité et en perfectionnement épistémo-logique. De fait, le nombre considéré comme élément fondamental à partir duquel Frege entend refonder objectivement l'arithmétique sur fond des lois éternelles et immuables de la logique pure, se trouve être surestimé au rang de pensée logique.

Ce changement de paradigme dominé par la mise en crise du psychologisme nous a permis de déceler un rapport étroit entre la logique et la métaphysique considérée comme le règne des réalités non empiriques et saisissables exclusivement par la raison sans aucun rapport avec la sensibilité. Cette approche antipsychologiste qui traverse la pensée logique de Frege de part en part, apparaît une fois de plus comme un lieu de consolidation des liens théoriques et techniques entre la logique et la métaphysique. Théoriquement, on y retrouve un platonisme persistant justifié par le fait que le statut épistémologique que Frege accorde à la pensée vraie s'identifie utilement à la théorie platonicienne des Idées éternelles et immuables. Techniquement, cette ouverture de la logique à la métaphysique est rendue manifeste au travers de la prédilection que Frege accorde à la déduction en tant que méthode de démonstration des vérités objectives et immuables. Cette méthode est sans doute, redevable à la syllogistique aristotélicienne qui permet au scientifique de démontrer la validité d'un raisonnement indépendamment du contenu empirique de la pensée. Les présupposés métaphysiques de l'antipsychologisme frégéen sont donc redevables à deux grandes figures de la pensée philosophique à savoir Platon et Aristote.

Cependant, cet antipsychologisme qui fait signe à un réalisme métaphysique se heure à quelques difficultés d'ordre sémantiques. Car, Frege semble ne pas reconnaître le rôle prépondérant joué par le sujet épistémique dans n'importe quelle activité cognitive. Il sied alors de signaler qu'aucune pensée n'est porteuse d'un contenu informatif avant qu'elle soit pensée par le sujet épistémique. Il demeure le donateur de sens incontournable, l'objectivation d'une pensée, la véracité d'une vérité ne sauraient s'avérer légitimes sans son effort. On parlera mieux, d'une subjectivité inhérente à l'objectivité scientifique. D'où l'intérêt d'envisager une approche métalogique de la vérité en situant le sujet épistémique à l'interface du psychologique et du logique. Cette esquisse a le mérite de montrer que la finalité d'une discussion rationnelle n'est pas d'instaurer une rupture radicale entre les penseurs, mais c'est le souci d'une conciliation enrichissante et intellectuellement innovatrice que cela paraît nécessaire.

Références bibliographiques

- Aristote, 2001, *Organon III, Les premiers Analytiques*, traduction française de J. Tricot, Paris, Vrin.

- Aristote, 2001, *Organon IV, Les Seconds Analytiques, traduction nouvelle de* J. Tricot, Paris, Vrin.

- Boole (George), 1970, *Les lois de la pensée,* traduction française de Souleymane Bachir Diagne, Paris, Vrin.

- Diagne (Souleymane Bachir), 1989, *Boole, l'oiseau de nuit en plein jour, un savant, une époque*, notes et annexes de M.J. Durand, Paris, Belin.

- Diagne (Ramatoulaye), 2001, *Introduction à la pensée de Gottlob Frege : Qu'est-ce que penser ?* Dakar, PUD.

- Frege (Gottlob), 1999, *Idéographie, un langage formulaire de la pensée pure construit d'après celui de l'arithmétique*, traduction française, préface, notes et index par Corine Besson, postface de Jonathan Barnes, Paris, Vrin.

- Frege (Gottlob), 1969, *Les fondements de l'arithmétique, recherche logico-mathématique sur le concept de nombre*, traduction française et introduction de Claude Imbert, Paris, Seuil.

- Frege (Gottlob), 1971, *Ecrits logiques et philosophiques*, traduction française et introduction de Claude Imbert, Paris, Seuil.

- Frege (Gottlob), 1994, *Ecrits posthumes*, traduction de l'Allemand sous la direction de Philippe de Rouilhan et de Claudine Tiercelin, Editions Jacqueline Chambon.

- Frege (Gottlob), 1987, *Frege-Husserl correspondance*, postface de J. T. Desanti, traduit de l'Allemand par G. Granel, Mauvezin, Editions T. E. R.

- Nsonsissa (Auguste), 2014, *Pensée et Composition des pensées chez Frege*, Paris, Editions Dianoïa.

- Stepanians (M.), 2007, *Gottlob Frege Une Introduction,* traduction française A.Thiercelin préface de Shahid Rahman, Lille3, Editions Dov Gabbay.

- Engel (Pascal), 1998, « L'antipsychologisme est-il irrésistible ? », *Frege logique et philosophie*, sous la direction de M. Marion et A. Volzard, Paris, L'Harmattan.

- Granger (Gilles-Gaston), 1998, *L'Irrationnel*, Paris, Odile Jacob, 284 pages.

- Kant (Emmanuel), 2001, *Prolégomènes à toute métaphysique pure*, trad., L. Guillermit, Paris, Vrin.

- Kapumba Akenda (Jean-Chrysostome), 2004, *Epistémologie structuraliste et comparée Tome 1 Les sciences de la culture*, R. P. A, Facultés Catholiques de Kinshasa.

- Knecht (Hermann Hesse), 1981, *La logique chez Leibniz Essai sur le rationalisme baroque*, Lausanne, Editions L'Age d'Homme.

- Lakatos (Imré), 1984, *Preuves et Réfutations, essai sur la logique de la Découverte mathématique*, Paris, Hermann.

- Platon, 1986, *La République*, trad. R. Baccou, Paris, Flammarion.

- Recanati (François), 2008, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Editions Gallimard.

- Russell (Bertrand), 1971, *La méthode scientifique en philosophie et notre connaissance du monde extérieur*, traduit de l'anglais par P. Devaux, préface de M. Barzin, Paris, Pa yot.

- Verley (Xavier), 2004, *Pensée, symbole et représentation. Logique et psychologie chez Frege et Husserl*, Chennevières-sur-Marne, Editions Dianoïa.

- Verley (Xavier), 2014, *Le symbolique et le transcendantal*, Paris, L'Harmattan.

- Wittgenstein (Ludwig), 1993, *Tractatus logico-philosophicus*, coll. Tel, traduction française, préambule et notes de Gilles-Gaston Granger, introduction de Bertrand Russell, Paris, Gallimard.